

LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel – 7^e année

Alain Nadaud, *Comment je ne suis jamais devenu écrivain*
François Chabeuf, *Une larme de porto contre les pensées tristes*
Dominique Noguez, *Etc.*

Casanova

Gabriel Matzneff, *Casanova ou la victoire sur la mort*

Montherlant

Christian Lançon, *La dernière journée de Montherlant*

David Foster Wallace

Steven Sampson, *Infiniment annulaire*

J. M. Coetzee

Sonia Anton, *Aux origines de l'œuvre de Coetzee*
Aymeric Patricot, *Les orages annoncés*

Michel Houellebecq

Aurélien Bellanger, *L'interpénétration des règnes*
Abeline Majorel, *La Carte et le Territoire : un roman nabien*

NOTES

À propos de Pierre Voélin, Jean-Paul Michel, Laurence Verrey, Jack Kerouac, Marc Villard, Vincent Eggericx, Didier Pourquié, Cécilia Dutter, Alain Paucard, Thierry Beinstingel, Audur Ava Ólafsdóttir, Michel del Castillo, Richard Yates, Jean-Luc Sarré, Gonçalo M. Tavares, Ivo Andric, Elie Wiesel, Pierre Cendors, Jean-Claude Lalumière, Virginia Woolf, Julio Llamazares, Pierrette Fleutiaux, David Toscana, Guy Dupré

N°49

Éditions Léo Scheer

Octobre
2010

LA REVUE LITTÉRAIRE

N° 49

Retrouvez tous les sommaires de *La Revue littéraire* sur www.leoscheer.com/catalogue, et en format numérique.

© Éditions Léo Scheer, 2010

EAN numérique : 978-2-7561-0903-9

EAN livre papier : 9782756102672

ISSN 1766-9693

www.leoscheer.com

Alain Nadaud

COMMENT JE NE SUIS JAMAIS DEVENU ÉCRIVAIN

Contrairement à ce dont j'avais rêvé pendant mon enfance, je ne suis jamais devenu écrivain.

D'ailleurs d'où m'était venue pareille lubie? J'ignore qui m'avait mis cette idée-là dans la tête. Est-ce que je m'imaginai que je connaîtrais ainsi la gloire, la fortune, que par là je séduirais des femmes, me sortirais du lot, mènerais une existence originale faite de voyages et d'imprévus?

De peur de passer pour prétentieux, je n'en avais jamais parlé à personne. Devenir écrivain est donc resté pour moi un rêve secret, une sorte de vague roman, une fiction inaccessible sans aucune chance de déboucher sur la réalité. Longtemps je n'ai même soupçonné qu'il puisse exister des écrivains vivants. Et pourtant, malgré ces obstacles, j'avais continué à rêver de devenir écrivain. Parmi les personnages dont j'avais partagé les aventures à la lecture des romans que j'empruntais chaque semaine à la bibliothèque de la pension : agents secrets, bandits de grand chemin, chevaliers en armure, coureurs des bois, détectives privés, explorateurs, etc., l'écrivain m'apparaissait le seul à être auréolé de mystère. Comme les sorciers ou les magiciens doués de pouvoirs surnaturels, il était celui dont l'activité restait la plus énigmatique. J'admirais sa capacité à emmener son lecteur dans des mondes incertains, créés par les seules puissances de son imagination, à lui permettre de circuler

page après page dans ses fantasmagories, à le tenir en haleine par le simple récit des amours tumultueux où étaient empêtrés ses personnages ou des dangers qu'il leur faisait courir. C'est précisément dans ce rôle-là que j'aurais aimé être : solitaire, détaché de tout, maître des rêves d'autrui, souverain de l'improbable.

Pour imiter ce héros-là, qui était pourtant loin d'être parmi les plus téméraires, il m'arrivait à moi aussi de coucher par écrit des histoires, que je recopiais au propre sur de grands cahiers à spirale. J'en illustrais parfois les épisodes de photos ou de fragments de bandes dessinées, dont j'avais découpé les bulles pour en changer le texte. Mais je les abandonnais ensuite, la plupart du temps inachevées, parce qu'elles n'étaient jamais à la hauteur de ce que j'avais imaginé. Et je les jetais à la poubelle sans que personne me voie. J'étais découragé. Jamais je n'aurais pensé que cela ait une valeur quelconque, ni ne puisse être présenté à un éditeur – un éditeur, je ne savais même pas ce que c'était ! Je ne voyais pas bien comment elles auraient pu accéder à une existence autre que celle, intime, singulière et périssable, que je lui avais donnée.

De toute façon, mes parents n'auraient jamais accepté de ma part une pareille fantaisie. Non seulement ils ne l'auraient pas encouragée, mais ils ne l'auraient pas non plus comprise ; et ils s'y seraient même violemment opposés. Il n'y avait que très peu de livres à la maison, et pas non plus d'étagères où les ranger, excepté une bibliothèque vitrée dans le salon, mais qui n'abritait de la poussière que de vagues bibelots : une dent de cachalot, un morceau de bois pétrifié, une flasque à whisky en cristal, avec deux verres où nul ne buvait jamais...

Parmi les livres présents, posés à plat sur le rebord en marbre de la cheminée, toujours les mêmes, par mon père inlassablement lus et relus : une Bible en trois tomes, à la couverture gaufrée de caractères hébraïques ; une grande encyclopédie Quillet, parsemée de rares planches en couleurs ; chacun des six volumes était si lourd et donc si peu maniable qu'on ne les compulsait qu'en de rares occasions ; une édition agrémentée de gravures de *Chanteclerc* d'Edmond

Rostand; *Le Chapelier et son château*, un épais roman écorné de A. J. Cronin; et, achetés par correspondance, des exemplaires du *Reader's Digest*, autrement dit les grands classiques de la littérature mondiale résumés en vingt à trente pages chacun, reliés par groupes de trois ou quatre en simili cuir...

Très jeune, à part ma petite collection de Bob Morane, je n'avais à ma disposition que deux ou trois livres, qui avaient appartenu à ma grand-mère et dont elle m'avait fait cadeau. Pour ne pas que je les abîme, ma mère les entassait derrière les chaussures, dans le fond de l'armoire du couloir de l'entrée. Elle ne les sortait que par exception, lorsqu'elle avait besoin que je reste tranquille, sans surveillance dans l'appartement, pour aller faire des courses ou rejoindre son amant; alors, elle ouvrait les portes vitrées du salon, et m'autorisait à m'allonger à plat ventre sur le tapis après m'avoir fait promettre cent fois que je ne toucherai à rien ni ne ferai de bêtises.

Là, je feuilletais pendant des heures les aventures de Bim, le petit âne, un album de photos en noir et blanc où un petit Arabe en djellaba se lançait à la poursuite de cruels bandits qui avaient volé et embarqué son âne à bord d'une felouque. Je me souviens aussi d'une bande dessinée grand format, à la couverture cartonnée qui, de son dos, laissait voir la trame en tissu lie de vin et devait dater du siècle dernier. Ses couleurs basiques, rouge et bleu, mal imprimées, bavaient hors des traits du dessin. L'histoire s'y racontait à la base de chaque vignette dans les pavés écrits en tout petits caractères; il y avait des soldats, en uniforme et coiffés de casques à pointe, qui s'empêtraient les jambes dans leur sabre; ailleurs, une petite fille y luttait contre un loup avec son parapluie, qu'elle lui enfournait dans la gueule jusqu'à le lui faire ressortir grand ouvert par le trou du cul.

Plus tard, lorsque, après avoir redoublé, je m'étais mis à mieux travailler à l'école, il m'était arrivé de recevoir des prix en fin d'année. Ma mère les gardait cachés avec les autres. C'était d'ailleurs l'obsession de mes parents: mettre les choses à l'abri

pour ne pas qu'elles s'usent ou s'abîment; par souci d'économie, les conserver à l'état neuf le plus longtemps possible. Quitte à ne jamais s'en servir et à finir par les oublier. Jusqu'à ce que, devenues obsolètes, et qui plus est encombrantes, il ne restât plus qu'à s'en débarrasser. Ces ouvrages étaient magnifiques, et en apparence de grande valeur; mais quelles n'avaient pas été ma déception et ma rancœur quand j'avais découvert qu'on s'était joué de moi! En effet, j'avais mis du temps avant de m'apercevoir qu'il s'agissait des tomes de collections invendables à cause de malfaçons, de volumes contrefaits ou dépareillés, de rebuts d'imprimerie dont s'étaient débarrassés à bon compte les éditeurs: soit des pages étaient manquantes, soit les cahiers ne se suivaient pas dans l'ordre, certains ayant même été cousus à l'envers.

La scolarité qu'on m'avait fait suivre sans réellement me consulter n'était pas non plus destinée à favoriser une vocation d'écrivain. L'obsession de mon père était de faire de moi un ingénieur; et, quand il se montait la tête, pourquoi pas un polytechnicien! Parce qu'il y avait le même mot dans les deux cas, et alors qu'il aurait dû se rendre compte que ça n'avait rien à voir, il avait cru judicieux de m'orienter vers la filière *technologique*. Moi, ignorant les possibilités qui m'étaient offertes et parce que j'en trouvais les matières distrayantes, j'avais faite mienne son idée: je m'étais convaincu qu'il était dans mon intérêt de suivre des cours de dessin industriel et de technologie. Alors qu'à part moi j'aurais plutôt préféré aller m'asseoir dans un coin pour lire, un livre sur les genoux.

À la pension, une journée et demi par semaine, après avoir pris dans les armoires métalliques des vestiaires notre caisse à outils et enfilé notre bleu de travail, nous nous dirigeons vers l'atelier qui sentait la graisse, la poussière de fer et le métal surchauffé. À tour de rôle, on nous répartissait, les uns entre des établis munis d'un solide étau pour limer pendant des heures des pièces de métal en respectant les angles et les cotes inscrites sur un grand tableau noir, les autres par petits groupes pour nous initier au maniement de l'étau-limeur, de la fraiseuse ou du tour.

Ces énormes machines m'effrayaient un peu à cause de leur puissance aveugle, purement mécanique, même si ce n'était que de vieilles bécanes, aux outils de coupe usés, dont il était presque impossible d'affûter correctement le tranchant. Atteindre la cote exigée tenait de l'exploit : sous l'étreinte du pied à coulisse, je me retrouvais toujours avec un dixième de millimètre en plus ou en moins. Elles tournaient à des vitesses folles en vous éclaboussant de fines particules d'huile soluble et en déroulant à vos pieds de longs copeaux brillants. D'ailleurs je m'étonne aujourd'hui qu'il n'y ait pas eu davantage d'accidents. Étourdi comme je l'étais, au moment de mettre le tour en marche je vivais dans la terreur d'avoir par inadvertance laissé en place la clé qui servait à serrer les mâchoires du mandrin.

Du rêve de devenir écrivain, je ne suis pas allé jusqu'au bout. Est-ce parce que ce rêve était trop décalé par rapport à la réalité que je vivais ? La vérité, c'est que je n'ai pas eu le cran de prendre la décision qu'il aurait fallu, au moment opportun. Car, pour être écrivain, j'avais bien compris qu'il était nécessaire que j'abandonne cette section technique, qui me maintenait trop à distance de la compagnie des livres, des matières littéraires et artistiques qui en constituaient le terreau. Je l'aurais pourtant pu, si j'en avais eu le courage ; j'ai même failli sauter le pas. Mais quelque chose de plus fort que moi, la timidité, le manque de confiance en mes capacités, la peur du regard des autres, la violence de l'effort à accomplir pour m'extirper de cette ornière ou simplement la lâcheté m'en avaient dissuadé.

J'avais fort bien repéré à quel moment j'aurais dû passer à l'acte. Les vacances de Pâques étant achevées, on avait entamé le troisième trimestre. La fin de l'année scolaire approchait, ainsi que la période des conseils d'orientation. J'avais pensé prendre les devants avant qu'on ne décide à ma place de ce que j'allais devenir. Il ne me restait qu'à profiter d'une récréation et d'un instant de bonne humeur de l'abbé Baudet, qui était à la fois notre professeur de mathématiques et notre professeur principal. Alors je lui aurais

fait part de mon souhait de passer l'année suivante de première technique en terminale philo. Pour cela, il ne m'aurait fallu que de prendre mon courage à deux mains : car je craignais la réaction de ce petit homme aux allures efféminées, nez à l'équerre et crâne dégarni, dont les imprévisibles colères et les hurlements, qui faisaient en quelques secondes virer sa face du blanc pâle au rouge violacé, nous terrorisaient.

Or, passer de technique en classique n'était pas chose si évidente ou aisée. En effet, ces sections-là n'avaient rien en commun. C'étaient même deux mentalités opposées. Chacune était située à l'une des extrémités du spectre des études : les manuels et les prolos d'un côté, les aristos et les intellos de l'autre. Les deux sections se détestaient même au point que la moindre altercation entre elles, dans la cour de récréation ou dans un couloir, dégénérait souvent en bataille rangée.

Aussi le saut se révélait-il considérable. Dans l'histoire de l'établissement, jusqu'ici personne ne s'y était risqué. D'où tirais-je la prétention d'y parvenir quand j'avais pour handicap d'ignorer le latin et de n'avoir étudié aucune langue étrangère autre que l'anglais ? À part un quatorze sur vingt en début d'année, mes notes en dissertation n'étaient pas non plus si exceptionnelles : lors de la composition de français de la fin du deuxième trimestre, à force de me monter la tête et à trop vouloir faire l'original, j'avais commis l'erreur de prendre le sujet le plus difficile : une étude comparée des tragédies de Corneille et de Racine. J'avais finalement récolté une note décevante, légèrement en dessous de la moyenne.

Une option maths, figurant en annexe d'une circulaire officielle, me conservait néanmoins la capacité de passer l'épreuve du baccalauréat philosophie. Mais, plein d'incertitudes et de faux prétextes, à l'instant décisif le cœur me manqua. C'est ce qui me perdit. Timoré comme je l'étais, je craignis de poser trop de problèmes, de déranger. Je détestais par-dessus tout d'attirer l'attention sur moi. Je manquais aussi d'assurance, redoutais de passer pour un transfuge, d'être la risée de mes anciens camarades, de n'avoir pas

les moyens intellectuels de mon choix, de subir la vindicte de l'abbé Baudet : j'étais sûr qu'il en aurait levé les bras au ciel et, pour finir, qu'il m'aurait poursuivi de ses quolibets. Il n'aurait pas manqué de prendre pour un échec personnel le fait que je délaisse les mathématiques pour aller perdre mon temps à étudier la philosophie. Je craignis aussi le mépris apitoyé du professeur de technologie et de dessin industriel, qui m'avait pris en affection. C'était aussi sans compter avec le courroux de mon père qui, lorsqu'il aurait appris la nouvelle, se serait précipité dans le bureau du directeur pour faire un esclandre.

Aussi avais-je laissé passer l'occasion et fait contre mauvaise fortune bon cœur. Allez, tant pis, m'étais-je dit, ce n'est pas si grave : être écrivain, c'était juste une idée comme ça, en passant... Il y a des moments dans l'existence où, pour d'inexplicables raisons, on ne réagit pas à temps, ni comme il faudrait. On n'a pas le cran qu'il faut, on manque de prendre la décision qui s'impose. On agit comme dans une sorte de cauchemar, lorsqu'on se sent entravé dans sa course, empêché de se libérer de mains qui vous retiennent. Et ensuite, c'est toute votre vie qui se trouve engagée dans une fausse direction ; et l'on finit par s'en mordre les doigts.

Pour ne pas faire de vagues, éviter les conflits, j'ai préféré ne pas me manifester, ai négligé de faire prévaloir mes intentions. J'ai laissé les choses suivre leur pente naturelle et obligée. L'année suivante, comme sur des rails, j'avais été admis à passer en terminale technique. J'observais de loin, avec un rien de nostalgie, la petite classe des élèves de philosophie, assemblée dans un coin de la cour, qui discutait avec animation de la leçon du jour et dont je percevais des bribes : qu'est-ce qu'être conscient ? En quoi consiste l'activité artistique ? Tout est-il politique ? Quel crédit faut-il accorder aux preuves de l'existence de Dieu ? Discussions passionnantes, auxquelles je me reprochais de ne pouvoir participer.

Je réussis à obtenir mon baccalauréat dans une discipline où certaines matières avaient fini par me devenir obscures. Même si je fus reçu, ce fut d'extrême justesse ; et je n'en éprouvai aucune joie.

J'étais arrivé à l'examen sans rien comprendre à plusieurs lois de l'optique et de l'électricité, à la logique de certaines réactions chimiques, à la résolution de quelques fonctions mathématiques. Même en dessin industriel, où j'excellais pourtant, l'intersection des coniques était restée pour moi une énigme. Je n'avais pas non plus réussi à mémoriser correctement les innombrables sortes de vis, d'écrous et de rondelles à crans, qu'on appelle Grover et autres.

L'été qui suivit, à l'instigation de mes parents qui avaient souhaité que je commence à gagner de l'argent, un vague cousin me proposa un stage dans l'entreprise où il travaillait. Il était directeur du bureau de dessin industriel des Ateliers de constructions mécaniques de Compiègne. Toute l'année, une vingtaine de dessinateurs planchait là, traçant en vues de face, de côté et en coupe des machines qui étaient ensuite réalisées à l'unité dans la fonderie et les ateliers du rez-de-chaussée. On me prêta une blouse blanche, et je passai là deux mois, crayon et gomme en main, derrière une immense table à dessin, dans une salle à moitié vide. Placé près d'une baie vitrée, fin juillet j'eus tout le loisir de voir les ouvriers désertier l'usine pour partir en vacances.

Mon stage s'étant bien déroulé, je fus engagé dès la rentrée, avec un salaire qui était dérisoire mais qui, sur le coup, à moi qui n'avais presque jamais eu d'argent, me parut mirobolant. Mes parents poussèrent à la roue. Ils me félicitèrent d'avoir trouvé si vite un bon travail, tranquille et pas salissant; surtout que celui-ci les dispensait des frais d'inscription qu'il leur aurait fallu déboursier si j'avais poursuivi ma scolarité dans une école d'ingénieur, aux études longues, aux débouchés aléatoires. Là encore, j'aurais dû ne pas céder à cette facilité, protester; mais, séduit par cette proposition à courte vue, qui était la condition de mon indépendance vis-à-vis d'eux, je tombai dans le panneau.

Je me doutais bien aussi, en entrant dans la vie active comme on dit, que je n'aurais plus de temps pour rien, que s'éloignaient de moi les dernières chances que j'avais de devenir écrivain. Cependant, étant hébergé chez mon cousin, j'avais compté mettre assez

d'argent de côté pour attendre le moment de m'éclipser et, sac au dos, d'effectuer pendant un an ce tour du monde que je convoitais en secret ; projet dont je n'avais soufflé mot à quiconque et qui constituait ma dernière chance d'échapper à la routine d'une existence convenue.

Au printemps qui plus est, les événements de mai 68 auraient dû me fournir l'occasion ou jamais de m'insurger contre cette fatalité et de reprendre la main. À mon tour je fus à deux doigts d'envoyer tout balader. Dans l'usine des A.C.M.C., comme dans la France entière, il y eut nombre de mouvements de grèves et diverses revendications. Des banderoles apparurent sur les grilles refermées des ateliers du rez-de-chaussée. Mon cousin et les membres de son équipe qui, parce qu'ils portaient des blouses blanches, se prenaient pour des cadres, avaient pris fait et cause pour la direction. Celle-ci n'en demandait pas tant : pour l'heure, elle avait plutôt tendance à raser les murs. Les dessinateurs commentaient la situation en haut de l'escalier du premier étage, quand ils n'allaient pas s'engueuler avec les ouvriers assemblés dans la cour. Ils allaient vitupérant contre ces fils de bourgeois qui foutaient le bordel dans les rues et brûlaient des voitures en plein quartier Latin. Ce qui, selon eux, ne faisait que préparer la prise du pouvoir par les communistes et l'arrivée des chars russes dans Paris.

Moi, j'étais partagé ; j'écoutais leurs diatribes sans trouver vraiment d'arguments à leur opposer. Ils parlaient vite, et trop fort. J'étais désarmé par la logique simpliste de leurs propos et leurs violences verbales ; d'autant que je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se passait. Dans mon pensionnat, tout ce qui touchait à la politique avait été avec soin passé sous silence. D'un côté, je trouvais que leurs arguments avaient quelque raison ; de l'autre, mon sentiment me disait que ce n'était pas de ce côté-là qu'était mon camp ; que là où j'aurais dû être, c'était avec les jeunes de mon âge. La gorge me serrait ; car, si j'étais intervenu et avais pris position, là encore je me serais mis tout le monde à dos. Je serais passé pour un traître à la patrie, un agent de Moscou. J'aurais encouru la

haine de mon cousin, que ces événements avaient rendu hargneux, et qui ne rêvait que d'en découdre. Cheveux ras et courte moustache, il avait commencé de mettre en avant ses états de service d'ancien parachutiste pour faire le matamore. Qui sait? De colère, il m'aurait peut-être même chassé de chez lui. Malgré tout, et si je n'avais pas eu peur de rester coincé à Paris à cause des grèves de trains, j'aurais aimé rejoindre le boulevard Saint-Michel, constater par moi-même sur place ce qui se passait, peut-être à mon tour jeter des pavés contre les flics.

En me cachant, je lus le *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx, acheté d'occasion, le *Que faire?* de Lénine, ainsi que deux ou trois autres livres du même genre, mais sans être convaincu. En fait, je n'eus guère le temps de réfléchir à la question. Chaque jour apportait son lot d'imprévus. Une manifestation sur les Champs-Élysées, de belles promesses à Grenelle, des élections à venir, des augmentations de salaire dérisoires et la proximité des vacances d'été finirent par tout faire rentrer dans l'ordre.

À l'orée de ma nouvelle vie, d'autres séductions plus matérielles prirent le dessus. J'étais tenté de compenser l'existence banale et sans perspective que je menais par l'acquisition d'objets que mes collègues considéraient comme indispensables; même si, à l'usage, ils ne donnaient jamais entière satisfaction, décevaient ou tombaient trop souvent en panne. En réalité, nombre d'entre eux étaient parfaitement inutiles; mais leur possession vous posait son homme! Une montre automatique par exemple, un briquet de marque, une voiture ensuite... Le piège!

Pour commencer, je dilapidais tout l'argent que j'avais gardé en prévision de mon tour du monde pour, excusez du peu, une décapotable rouge, d'occasion, que m'avait dénichée mon cousin chez un garagiste de ses amis. Avec la peur au ventre que l'embrayage ne me lâche en rase campagne, je réussis plusieurs fois à me rendre jusqu'à Paris pour remonter les boulevards. À plus long terme, le plus merveilleux, mais aussi le plus inaccessible de tous les rêves: semblable à celle que mon cousin était en train de se faire

construire, une maison en bordure de la forêt de Compiègne! Bien mieux que celui de devenir écrivain, auquel je ne songeais plus guère, sinon par inadvertance, et comme s'il s'était agi d'une chimère lointaine. Le désir m'en revenait surtout quand je tombais par hasard sur une émission littéraire, le soir tard à la télévision. Là, pleins d'assurance et de componction, péroraient des écrivains en veste de velours, qui racontaient le roman qu'ils venaient de publier : histoires alambiquées, auxquelles je ne comprenais rien. Ce qui ne m'empêchait pas de continuer à les admirer en secret, et parfois, le lendemain, d'acheter leur ouvrage, en sachant à l'avance que je serai déçu.

Je me rendais au travail chaque matin de la semaine. J'aimais cette ponctualité rassurante à laquelle nous contraignait la pointeuse. Sur un trajet calculé à la minute près, je me faisais un point d'honneur d'arriver juste à l'heure. Avec comme inconvénient que le moindre délai ou accroc dans cet emploi du temps me tapait aussitôt sur les nerfs, me faisait piquer de terribles colères. Rien ne devait venir perturber ni se mettre en travers de cette existence conforme à la norme et qui, par brusques bouffées aussi, me dégoûtait, me laissait comme un goût de cendres dans la bouche. Comme les collègues du bureau, je passais la semaine à décompter les jours qui nous séparaient du week-end, où chacun se promettait de faire quantité de choses extraordinaires ; et où, finalement, personne ne faisait rien. À commencer par moi qui, le plus souvent, m'attardais à faire la grasse matinée et à traîner jusqu'à midi en pyjama dans la cuisine. Certains dimanches midi, j'avais bien accepté une ou deux invitations à des barbecues, où l'on appréciait mon côté jovial et boute-en-train ; mais, outre mon statut de jeune célibataire, qui faisait que les couples, et les maris surtout, avaient tendance à me tenir à l'œil, j'avais la vague impression qu'on cherchait plutôt à m'épater en me vantant les mérites de l'évier auto-broyeur, du réfrigérateur distributeur de glaçons, de la piscine en construction, toutes choses que je n'avais pas encore mais dont on m'invitait instamment, à force de

travail et d'économies, à faire l'acquisition si je tenais à conserver mon rang.

Pendant des années, comme assistant d'abord, puis en tant que responsable de projet, je contribuai à inventer et à mettre au point toutes sortes de machines ingénieuses dont les industriels avaient besoin pour combler un vide dans leur chaîne de fabrication. Répondant à des nécessités un peu particulières, ces machines ne pouvaient être produites en série. J'aimais à en superviser parfois l'assemblage. Quand le chef d'atelier rencontrait un problème inattendu, à l'inverse de mes collègues qui avaient peur de salir leur blouse blanche, j'étais heureux de descendre me dégourdir les jambes à la fonderie ou à l'atelier de mécanique. Mon titre de gloire : la conception au moindre coût, pour un couvent de bonnes sœurs de la région, d'une machine automatique à gaufrer et à découper des hosties.

J'aurais peut-être fini par mourir d'ennui si, de l'appartement de mon cousin, chez qui j'avais continué à loger un temps, je n'avais repéré la silhouette gracile et blonde d'une jeune fille, qui habitait l'immeuble d'en face. Le soir, je la voyais aller et venir à sa fenêtre, passer du salon à la chambre dont, à mon grand dépit, elle fermait avec soin les rideaux. Je la guettaï; elle s'en aperçut, mais ne fit semblant de rien. Dévalant les escaliers quatre à quatre, un jour je m'arrangeai pour la croiser à l'instant où elle partait faire ses courses. En chemin et sur un prétexte futile, j'en profitai pour l'aborder et faire connaissance. De près, elle était d'une beauté un peu fade, commune de traits, mais mince, et bien sous tous rapports. Elle n'avait pas l'air sensuel non plus, elle avait même un je ne sais quoi de détaché, d'indifférent. Ceci expliquant peut-être cela, elle ne semblait pas non plus très farouche. Pas grand-chose l'intéressait dans la vie. Victime de la banalité de sa propre existence, elle trouvait normal de s'ennuyer, elle aussi, mais finalement ni plus ni moins que tout le monde. Elle tenait le poste de secrétaire à la mairie, ce qui n'était pas trop fatigant et lui laissait du temps libre. Elle m'avoua s'être bien amusée à remarquer mon

petit manège, et accepta que je l'accompagne sur le chemin de l'épicerie.

Un dimanche après-midi, en nous tenant par la main, nous partîmes en promenade à travers la forêt, en direction du champ de tir. De lourds bâtiments voûtés, au sol couvert de sable fin, servaient en semaine à l'entraînement des militaires, qui rampaient à terre en tirant sur des cibles disposées à l'autre bout. Mais le dimanche, personne n'y venait jamais. L'endroit avait pour avantage d'être à la fois abrité et désert. Il recéléait pour des amoureux quantité de cachettes sûres. Arrivés là, elle eut peur d'entrer là-dedans, où il est vrai qu'il faisait un froid glacial, et préféra poursuivre jusqu'à une clairière qu'elle semblait déjà connaître. Nous nous assîmes un instant au soleil ; puis je l'allongeais dans l'herbe pour l'embrasser sur les lèvres, ce qu'elle me laissa faire sans réagir, la bouche ouverte, comme inerte. J'en profitai pour la caresser puis la déshabiller, ce à quoi elle consentit partiellement, par excès de pudeur, et avec résistance pour ce qui concernait sa culotte. Je fus obligé d'insister un peu, et même de l'immobiliser au sol au moment de la pénétrer. Ce qui se fit avec difficulté tant son sexe était à la fois étroit et, malgré mes caresses insistantes, entre-temps resté sec. Je dus même lui faire un peu mal, comme je le ressentis moi-même, bien que pour autant elle ne fût plus vierge, ce qui m'étonna au vu de sa passivité et de son apparente inexpérience des choses de l'amour. Je n'étais moi-même pas non plus très au fait de la façon dont les femmes éprouvent du plaisir, à quel moment, combien de fois, et ce que j'aurais dû entreprendre de plus pour cela. La situation était aggravée de ce qu'elle ne m'aidait en rien pour me mettre sur la voie, ne manifestant ni gêne ni plaisir, comme si cet acte était un rite, un examen de passage obligé, mais sans plus. Elle me sembla n'éprouver qu'à peine un vague embarras ; elle subissait la chose avec indifférence.

Peu mis en confiance et incertain de moi-même, je lui fis donc l'amour comme je l'avais toujours fait, c'est-à-dire à la sauvette, un peu n'importe comment, malgré tout tenaillé par l'appréhension

que quelqu'un n'emprunte à son tour le chemin, ne fasse irruption dans la clairière et ne nous surprenne. Je me retirai juste à temps pour ne pas prendre le risque de la mettre enceinte du premier coup, exercice qui ne favorise pas non plus vraiment l'abandon et la volupté. Bien m'en prit cependant, quand elle m'avoua alors n'avoir pas même songé à prendre de précautions.

Le plaisir que j'eus hors d'elle fut violent, rapide et forcément incomplet, décevant. Ma semence s'éparpilla dans l'herbe à côté d'elle. Nous nous rajustâmes, mal à l'aise, en nous cachant, comme honteux, et surtout déçus que l'amour se réduisît à si peu de choses. Nous fîmes comme si rien ne s'était passé, parce qu'à cette époque on ne parlait pas de sexe et qu'il était indécent de dire ce qu'on préfère et comment il faut s'y prendre. Par gêne, nous n'essayâmes donc pas de clarifier les causes de notre insatisfaction mutuelle. Moi, j'étais resté sur ma faim ; cette première fois m'avait donné des idées et salement excité ; j'aurais bien voulu tout reprendre depuis le début. Alors, j'aurais fait preuve de plus d'initiative et d'audace. J'aurais mis davantage de piment dans toute cette fadeur puisque jusqu'ici elle n'avait réagi à rien. Je regrettais presque d'avoir sauté en marche. Mais elle trouva que, pour aujourd'hui, ça suffisait comme ça. Elle se plaignit que j'avais failli faire des taches sur sa belle robe bleue, et elle me repoussa. Bref, pour une première fois, ce n'était pas brillant. Par bien des aspects, ce que nous venions de vivre me rappela un livre que j'avais lu il y a quelques années : *Une vie*, de Maupassant je crois.

L'été suivant, nous partîmes faire du camping en Vendée. Et quelques mois après notre retour, nous prîmes la décision de nous marier. Dans cette petite ville de province, je ne connaissais qu'elle et nous n'avions pas grand-chose d'autre à faire. Après ces vacances, elle était devenue câline et presque sentimentale. Ce qui m'abusa peut-être et me fit prendre pour de l'amour la vague complicité que, une fois qu'on a franchi les ultimes barrières de la pudeur, suscite l'intimité sexuelle. Les préparatifs nous occupèrent un temps. Nous achetâmes à crédit sur vingt ans une petite maison en

préfabriqué, qui était proche de la forêt, mais sans qu'elle y eût un accès direct comme je l'avais rêvé. Le terrain y était beaucoup trop cher. La construction, bon marché, en était simpliste et bâclée. Le peu d'épaisseur des murs m'inquiéta; je me demandai si, en y plantant un clou, je n'allais pas passer au travers. Quincaillerie et robinetterie étaient de premier prix: ça coinçait ou cassait dès qu'on forçait un peu.

Nous fîmes l'acquisition d'un réfrigérateur, d'une gazinière, d'une table assortie de quatre chaises de cuisine en formica. Également d'un ensemble de meubles de salon en bois blanc et tissu écru, qui était en promotion et que nous offrirent comme cadeau de mariage mes parents. Juste avant qu'ils n'en profitent pour filer prendre leur retraite dans la maison avec vue sur mer qu'ils avaient fait construire sur la côte d'Azur. Nous eûmes une chambre à nous, sonore et claire, avec un grand lit, une table de nuit de chaque côté et une armoire, le tout en aggloméré recouvert de placage imitation acajou. Nous nous y étreignîmes chaque soir, après avoir éteint la lumière, toujours quelque peu honteux de nos corps nus, moi gêné de me montrer à elle le sexe en érection, elle sautant du lit de suite après pour se précipiter dans la salle de bains, paniquée à l'idée de faire des taches sur le matelas tout neuf.

Nous fîmes ce que nous pûmes pour faire semblant de nous aimer, parce que c'est comme ça que chaque couple faisait. Nous n'avions pas assez d'imagination pour envisager de vivre autrement et nous sortir de là. Le samedi, nous sortions manger une pizza au centre ville et nous rendions au cinéma, où passaient le plus souvent des films de guerre ou d'autres censés être comiques. Les soirs de la semaine, elle repassait le linge en regardant le cirque ou des jeux à la télévision, qui était encore en noir et blanc. Moi, il m'arrivait de me retirer dans ma chambre pour lire un peu: je tentais de m'évader, retissant en imagination les liens d'un vieux rêve qui n'avait pas eu lieu. Mais je ne m'y adonnais pas longtemps: me retrouver seul dans ma chambre, le soir, me donnait le cafard. J'allais alors marcher

une demi-heure en lisière de la forêt. C'est là que l'idée me vint d'avoir un chien.

Je me mis à emprunter des romans à la bibliothèque municipale, ce qui revenait moins cher que de les acheter en librairie. La bibliothécaire, une femme d'âge mûr, l'air avenant, à la peau douce et bien en chair, remarqua mon air mélancolique; après m'avoir jeté de petits coups d'œil équivoques et salaces, elle me fit ouvertement des avances, auxquelles je répondis. Sous prétexte de venir chercher un livre, je me rendis chez elle comme convenu, pendant la pause du déjeuner. Elle habitait un petit immeuble à trois étages, dans un lotissement récemment bâti situé à l'extérieur de la ville, et qui donnait sur les champs de maïs. Elle m'attendait derrière la porte; dès que j'eus pris pied dans le salon, nue sous son peignoir dont elle ne retint pas les pans quand sa ceinture se détacha, elle commença à m'arracher mes vêtements. C'est ainsi que je découvris, pour peu que je fisse l'effort de me retenir et, comme elle me l'expliqua, de bien prendre mon temps dans les préliminaires, qu'une femme pouvait avoir des orgasmes à répétition et jouir sans retenue en se laissant aller à la renverse à même le canapé ou en travers du lit; elle poussait de tels gémissements quand je la besognais que j'en ressentais des frissons dans la nuque et que ça me retournait les sangs. J'avais peur qu'on nous entende depuis l'autre côté du couloir.

*

Le soir, de retour du travail, au volant de sa voiture il se trouva si absorbé par ses pensées, se demandant s'il ne serait pas préférable et plus honnête de divorcer sur-le-champ, qu'il manqua la bretelle de raccordement qui, au niveau du supermarché, permet de rejoindre le centre ville. Au dernier moment, pour ne pas s'engager dans le sens interdit il tenta de corriger son erreur, donna un violent coup de volant qui fit dérapier puis capoter la voiture. Celle-ci coucha la barrière de sécurité sur le côté et s'écrasa sur sa lancée en contrebas.

Comme à cette époque on ne mettait pas de ceinture, il fut arraché de son siège et projeté contre l'un des montants métalliques du panneau publicitaire qui affichait des trente et quarante pour cent de réduction sur les produits ménagers, balais, éponges, détergents, de la grande surface voisine.

Malgré la douleur qui lui perforait la poitrine, il reconnut que ce coup de volant venait trop tard; il lui aurait fallu le donner bien avant. Cela faisait des années que, dans sa vie même, il aurait dû faire demi-tour. Si, aujourd'hui, il n'avait pas craint l'embardée, pourquoi avait-il attendu si longtemps? Alors il ne serait pas couché à cet endroit, gisant dans l'herbe fraîchement tondue, à écouter venir vers lui les sirènes encore lointaines de la police et des pompiers.

S'il en réchappait, il se le jura, c'est d'être écrivain qu'il s'occuperait désormais. Mais il y avait de fortes chances pour que ce fût trop tard. Cette chance là, ne lui avait-elle pas déjà été donnée, une fois, deux fois? Combien lui en aurait-il fallu de plus? Pourquoi avait-il été sourd à ce point, si étranger à lui-même? Si, cette chance, il ne l'avait pas saisie à temps, à qui la faute? À qui d'autre aurait-il dû s'en prendre?

Car, ces histoires invraisemblables qui lui avaient par moments traversé l'esprit, il n'aurait finalement tenu qu'à lui de les transcrire sur le papier et, pourquoi pas, de les envoyer à divers journaux, à des revues. Pourquoi avoir attendu cette conclusion dramatique pour décider de s'y mettre? Il ne lui aurait fallu que de s'en donner la peine, de faire preuve d'un peu d'initiative, de n'être pas si lâche. Car, à la lâcheté, on n'est pas seulement confronté qu'en cas de circonstances exceptionnelles, en temps de guerre par exemple. Cette tentation de n'en rien faire est sournoisement à l'œuvre dans chacune de nos actions, et jusque dans les minuscules gestes du quotidien. Qu'il eût poussé jusqu'au bout son rêve d'enfant et sa vocation d'écrivain, qu'est-ce que cela aurait eu de si extraordinaire? Qui est-ce que cela aurait finalement dérangé?

À cet instant il comprit que c'est lorsqu'on se sent mourir que l'on paie au prix fort toutes ces minuscules lâchetés, les *à quoi bon*

sans importance, les multiples laisser-aller, les abandons de dernière minute, les démissions... La sanction est cette fois irrémédiable! Nul moyen de revenir en arrière. On s'en va, l'amertume aux lèvres, avec cette insatisfaction-là, fichée comme en plein cœur. Que n'avait-il eu le courage d'affronter son professeur de mathématiques, d'affirmer ses convictions, de forcer le destin! Alors ses goûts, son intelligence se fussent mieux développés. Sa vie même en eût été rehaussée d'un cran, été transfigurée. Car, parfois, il suffit de presque rien, d'une parole prononcée au moment opportun, ou même d'un geste qui vous échappe, d'un sursaut d'orgueil pour que l'existence devienne autre, en soit radicalement et pour toujours bouleversée.

À la place de quoi, il finissait n'importe comment et comme n'importe qui, victime d'un fatal accident de la route. Il allait devenir le protagoniste d'un fait divers parmi tant d'autres, relaté sur un huitième de colonne dans l'édition du lendemain du journal local. Ironie du sort, la seule fois où son nom apparaîtrait en toutes lettres dans la presse! Un journaliste le dépouillerait de son identité, s'emparerait de son destin, avec désinvolture parlerait de lui à la troisième personne, inventerait même on ne sait quel détail ridicule le concernant; en bref, le ferait advenir comme personnage d'un récit, dont il avait finalement manqué d'être l'auteur.

Car, de cette histoire, au lieu d'être le héros malheureux, d'en souffrir les péripéties dans sa chair, et jusqu'à en mourir, il lui aurait été facile de faire l'économie: n'aurait-il pas été plus simple qu'il l'écrive lui-même? Qui l'aurait empêché d'en faire une nouvelle, ou même le premier chapitre d'un roman dont l'implacable réalité confirme, hélas, ici même et à l'instant, qu'il ne l'écrira jamais?